

Paolo Cognetti

Le Garçon

sauvage

Carnet de montagne

Traduit de l'italien par Anita Rochedy



ZOE

LE GARÇON SAUVAGE

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Sofia s'habille toujours en noir, traduit en français
par Nathalie Bauer, Liana Levi, 2013

PAOLO COGNETTI

LE GARÇON SAUVAGE

carnet de montagne

Traduit de l'italien par Anita Rochedy

Préface de Vincent Raynaud

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient le Centre national du livre
de leur soutien à la traduction de ce livre.*

L'éditeur remercie, pour leur autorisation
de citer à titre gracieux,
la librairie Elisabeth Brunet,
pour *Névés*, d'Antonia Pozzi, traduit par Patrick Reumaux;
les éditions Le Mot et le Reste, pour *Walden*, de Henry Thoreau,
traduit par Brice Matthieusent;
les éditions Peter Lang, pour *L'Œuvre ou la Vie. Mots d'Antonia
Pozzi*, édité par Laura Oliva et traduit par Ettore Labatte.

Pour *Le Système périodique*, de Primo Levi,
traduit par André Maugé : © 1975 Giulio Einaudi Editore /
© 1987, Editions Albin Michel pour la traduction française.

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2016
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : © Daniel Kunzi, 2010
ISBN 978-2-88927-296-9
ISBN PDF web: 978-2-88927-324-9
ISBN EPUB: 978-2-88927-323-2

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention
de subventionnement avec la Ville de Genève,
département de la culture.*

*Pour Gabriele et Remigio,
mes maîtres de montagne.
Et à la mémoire de Chris McCandless,
mon esprit-guide.*

PRÉFACE

Un usage du monde

«La différence donc qu'il y a entre mon homme vrai et l'autre, est que celui du monde est très rigoureusement fidèle à toute vérité qui ne lui coûte rien mais pas au-delà, et que le mien ne la sert jamais si fidèlement que quand il faut s'immoler pour elle.»

Jean-Jacques Rousseau,
Les rêveries du promeneur solitaire

Comment aborder un auteur tel que Paolo Cognetti et se lancer dans son *Garçon sauvage* alors que son œuvre est encore peu traduite à l'étranger et que seul un titre, *Sofia s'habille toujours en noir*, était jusqu'à présent disponible en français? Quelques coordonnées spatiales et temporelles ne seront pas de trop avant de s'embarquer pour cette excursion. Cognetti a trente-sept ans, il est milanais, passionné de montagne, et n'a pas moins de sept livres à son actif, fiction et non fiction. À première vue, on pourrait croire que c'est d'abord un auteur de nouvelles plutôt que de romans. Que c'est un amoureux de la nature plutôt que de la littérature. Qu'il aime la

montagne et moins la ville. Qu'il a le souci du passé plus que du présent. Toutes choses qui sont vraies et, dans le même temps, fausses. Car si chacune de ces affirmations dit une partie de la vérité, elles échouent toutes à restituer la singularité de la place qu'occupe Cognetti dans le panorama éditorial actuel et plus encore celle de son écriture. Elles ne disent pas non plus combien *Le garçon sauvage* est un texte à part, qui échappe à toutes ces catégories commodes mais simplistes.

Commençons par le commencement. Avant *Le garçon sauvage*, Paolo Cognetti s'est effectivement fait remarquer par son talent de nouvelliste. Au sein de l'écurie Minimum Fax, maison d'édition romaine encore jeune et toujours dynamique, qui s'est distinguée en publiant ou republiant d'excellents auteurs américains, dont Raymond Carver, il côtoie de plus ou moins près d'autres auteurs et/ou éditeurs incarnant le meilleur de la nouvelle fiction italienne: Giorgio Vasta, Nicola Lagioia, Gianluigi Ricuperati, Valeria Parella et d'autres. Sa nouvelle intitulée «*Manuale per ragazze di successo*» («Manuel à l'usage des jeunes femmes brillantes», pourrait-on dire) fait partie de l'anthologie *La qualità dell'aria*, parue en 2004, qui constitue un véritable manifeste générationnel pour les auteurs italiens alors dans la trentaine. Cette première parution marque les esprits et sera suivie par deux recueils, *Manuale per ragazze di successo* (où l'on retrouve la nouvelle éponyme), en 2004, et *Una cosa piccola che sta per esplodere* («Une petite chose qui va bientôt éclater») en 2007.

Des nouvelles? Certes, mais pas seulement, comme le prouve en 2012 *Sofia s'habille toujours en noir*, le seul livre de Cognetti traduit en français (paru chez Liana Levi en 2013) avant *Le garçon sauvage*. Cette fois, c'est un roman composé de dix nouvelles, un roman à nouvelles et donc, en définitive, un roman tout court. L'écriture de son auteur n'a rien perdu de sa subtilité en abordant la forme dite longue et trop souvent considérée comme la seule fiction vraiment « noble ». À l'évidence, ce n'est pas l'avis de Paolo Cognetti et, plus qu'une rupture, il s'agit là d'une réaffirmation de son éthique d'écrivain, une éthique qui n'est pas sans rappeler le travail de Carver, précisément (et qu'il évoque dans un texte intitulé, *A pesca nelle pozze più profonde* « Pêcher dans les flaques les plus profondes », consacré à l'art de la nouvelle) : justesse, précision, soin du détail, clarté peu fréquente de ce côté-là des Alpes. Cette fidélité à des principes forts est payante, puisque *Sofia* est largement salué comme un des ouvrages les plus aboutis du moment.

Roman ou pas, la distinction importe peu et, pour le montrer un peu plus, Cognetti développe à côté de la fiction un autre type d'écriture plus documentaire, qu'on pourrait hâtivement ranger sous la bannière de la littérature de voyage, même si, là aussi, les choses sont un peu plus compliquées et donc plus intéressantes. Avant *Le garçon sauvage*, Paolo Cognetti a raconté New York, son New York : la ville d'un marcheur et d'un lecteur. En effet, dans *New York è una finestra senza tende* (« New York est une fenêtre sans rideaux ») en 2010 puis *Tutte le mie*

preghiere guardano verso ovest (« Toutes mes prières vont vers l'Ouest ») en 2014, son diptyque new-yorkais, il se livre à une double déambulation : dans la ville et ses rues, qu'il évoque avec une érudition toujours élégante et jamais précieuse, et dans sa littérature, en rencontrant ses écrivains et en évoquant ses propres lectures, de Walt Whitman à Colson Whitehead en passant par Salinger, Cheever, Malamud et bien d'autres. Plus tard, lorsqu'il partira dans ses montagnes, qu'il connaît si bien et depuis si longtemps, il ne fera pas autre chose que ce qu'il a déjà tenté à New York : « Moi aussi, j'y cherchais quelque chose », écrit-il au début de *New York è una finestra senza tende*. Notre homme fait une pause : il cherche quelque chose.

Il serait facile de placer le travail de Cognetti sous le signe d'une double opposition : nature contre culture et nature contre civilisation. De fait, c'est sur le fil de ces contradictions qu'il avance dans *Le garçon sauvage*, un titre plus univoque que ne l'est en réalité sa démarche (en italien aussi : *Il ragazzo selvatico*). Au départ, voici donc un homme jeune, par ailleurs écrivain, qui, pour des raisons qu'il suggère mais n'explique pas, car elles n'ont pas besoin d'être connues, décide de quitter la ville, de s'éloigner des autres, pour passer plusieurs saisons seul dans un petit chalet de montagne qu'il a loué à cet effet, « et écrire », explique-t-il à son propriétaire.

Comme il le rapporte lui-même dans sa préface à la nouvelle traduction du *Walden*¹ de Thoreau, la

¹ *Walden : ovvero Vita nei boschi*, Einaudi, Turin, 2015.

ville n'est pas si loin et les autres non plus, et notre homme ne manquera pas de se faire des amis parmi ses voisins, des individus qu'on croit rudes mais dont l'un au moins est un grand lecteur, ce qui ne peut pas être un hasard. La dernière partie du récit suggère du reste combien l'auteur est attaché aux formes de la civilisation : il invite à dîner ses deux grands amis, Gabriele et Remigio, qui se connaissent mais ne se fréquentent pas, pour leur faire ses adieux comme il convient. Avant son retour à la vie « normale », Cognetti n'écrira pas, là-haut, en tout cas pas en professionnel, mais il lira et se consacrera à d'autres activités : s'occuper du potager, observer la faune et la flore, marcher et partir à la découverte de ce qui l'entoure. Les débuts sont difficiles, le garçon n'est guère sauvage et certaines tâches ne sont pas faites pour lui, la culture du potager se révèle être un fiasco. Mais il n'est pas seul et, si la bêche est un instrument peu aisé à manier, d'autres outils lui sont fournis par ses maîtres : Mario Rigoni Stern (le dialogue virtuel que Cognetti entretient avec lui fait penser à la correspondance entre Maurice Chappaz et Jean-Marc Lovay, et peut-être Cognetti a-t-il en lui le « rêve tibétain » de Chappaz plutôt que la révolte de Lovay), Primo Levi, Thoreau bien sûr, et la poétesse Antonia Pozzi, à qui Cognetti rend un très bel hommage¹.

Mais la littérature n'est pas un refuge contre une nature plus hostile que prévu, pas plus que la nature

¹ Antonia Pozzi a mis fin à ses jours à l'âge de vingt-six ans en 1938, c'est-à-dire en plein fascisme triomphant, victime d'un « désespoir mortel » (N.d.A.).

n'était un refuge contre la civilisation. Au contraire, la littérature et la poésie aident à comprendre la nature: c'est le cas, en particulier, des vers d'Antonia Pozzi («J'ai séjourné dans les hauteurs / au-delà des sapins – / cheminé par monts et vaux / lumineux – / traversé des lacs morts – et les ondes prisonnières / m'ont chuchoté / un secret», cite Cognetti en exergue), elles permettent à notre aventurier solitaire de s'y risquer plus avant et, chacune étant le miroir de l'autre, elles finissent par ne faire qu'une, une fusion qui advient paisiblement, presque à l'insu de Cognetti, qui pensait faire l'expérience de la nature et devient, lui, le lieu de l'expérience, ce qu'il ne vit pas toujours très bien, se montrant parfois moins zen qu'on ne l'attend d'un admirateur de Henry David Thoreau, voire franchement impatient et coléreux (*Le garçon sauvage* est par moments très drôle et n'est pas sans rappeler *Estive*, le récit de Blaise Hoffmann, devenu vacher le temps d'un été).

Au fond de lui, cet homme venu du présent reste ce qu'il est et, d'une certaine manière, son compte rendu à la fois clinique et poétique est un demi-aveu d'échec, mais si puissant et émouvant qu'il ne peut pas être vraiment question d'échec. Cognetti recherche l'amitié et se lie avec à peu près tous ceux qu'il rencontre, il va faire ses courses à la supérette du village (a-t-il seulement le choix?) et, lorsqu'on est invité ou invite à dîner, nul ne vient les mains vides, exactement comme le fait l'homme civilisé à l'occasion d'un dîner en ville. Ce noyau dur, Cognetti fait mine de le découvrir ou de le redécouvrir, et nul doute qu'il se renforce dans l'adversité,

dans le froid et sous la neige: il s'agit toujours de devenir ce qu'on est, et l'auteur, qui emporte avec lui un bagage consistant d'expériences de vie, était déjà bien avancé sur ce chemin.

Cognetti redécouvre également qu'il est écrivain et qu'il est lié à d'autres écrivains qui l'ont précédé. Il a lui aussi un point de vue, une écriture et des choses à raconter. De ces dernières, il a déjà été question plus haut: elles ne manquent pas, et les péripéties que notre homme traverse font bien sûr le sel de son récit. Mais il y a plus. Il a aussi un point de vue, un regard sur le monde, cette posture à la fois subjective et neutre qui est justement le propre de l'écrivain. Beaucoup de choses se jouent sur ce plan-là: sans point de vue, il n'y a pas de littérature, mais une illusion, parfois trompeuse, de littérature. Cognetti, lui, choisit la posture du néophyte (qu'il n'est pas ou pas seulement) et, à mesure qu'il déroule son récit, elle ne se modifiera guère. C'est une affaire de modestie, voire de lucidité: inutile de croire qu'on peut être tout à fait «changé», même par une telle expérience. Le point de vue de l'auteur, le regard qu'il porte sur ce qui l'entoure, un monde qu'il connaît et auquel il n'est pas étranger, car il a en partie grandi à la montagne, dans ces montagnes-là, et il ne les a pas choisies au hasard pour faire cette retraite, ce point de vue est donc celui d'un témoin, à la fois partie prenante et extérieur, un œil-caméra qui observe patiemment et enregistre, parfois sans comprendre, toujours sans juger, moins dans le but de transmettre ce qu'il voit (même si *Le garçon sauvage* est un geste de transmission) que de s'aider

lui-même à vivre, en inventant un usage du monde, son « usage du monde », pour détourner le titre du célèbre livre de Nicolas Bouvier, autre écrivain-voyageur auquel on pense en lisant Cognetti.

Cet usage du monde n'est pas une forme de consommation et, en cela, posté au croisement de la nature et de la culture, l'auteur fait preuve de respect. Jamais il n'utilise la nature, il ne s'en sert pas, on l'a dit, c'est même la montagne qui se sert de lui. Ce qui compte, ce sont peut-être les usages, tant on peut lire *Le garçon sauvage* comme une lettre adressée aux voyageurs, à ceux qui, comme lui, partent à la découverte d'un monde en apportant leurs idées, leurs sentiments et leurs mots. Car il est aussi question de mots, d'écriture, de parler de la montagne et d'en parler bien. Beaucoup l'ont fait avant Cognetti, dans les Alpes et ailleurs, et s'il cite bien sûr son maître Rigoni Stern (dont, dans sa solitude, il lit *Arbres en liberté*), on pourrait aussi le rapprocher d'auteurs valaisans, ceux qu'on a déjà cités et aussi Daniel Maggetti, l'auteur de *La veuve et l'enfant*: comme eux, il a conscience que la montagne est toujours un défi, pour le corps, pour l'esprit et pour la langue.

Celle de Cognetti se confronte à la montagne et à ceux qu'il y croise. Elle se confronte à un dialecte, à des formules. À des genres littéraires aussi: le reportage de Krakauer, la poésie de Pozzi, la philosophie de Thoreau, la fiction de Rigoni Stern, l'épopée de Hemingway. La boucle est bouclée. L'expérience de vie est aussi apprentissage littéraire, qui influence l'écriture de Cognetti: dans sa précision, dans sa

pureté, c'est à la fois une langue contaminée et une langue vraie, qui n'utilise pas, soucieuse des usages et non de l'usage. C'était déjà ainsi que Cognetti écrivait auparavant, mais sa langue y a encore gagné en beauté et en justesse. Dans *Le garçon sauvage*, il y a bien une histoire à raconter, un regard sur le monde et une langue pour le dire. L'expérience sur soi que tente Paolo Cognetti est donc réussie, car elle donne de beaux fruits : la restitution d'un monde et l'invention d'une langue. L'aventure finie, refusons nous aussi, comme son ami Remigio, de lui faire nos adieux.

Vincent Raynaud

*J'ai séjourné dans les hauteurs
au-delà des sapins –
cheminé par monts et vaux
lumineux –
Traversé des lacs morts – et les ondes prisonnières
m'ont chuchoté
un secret –
longé des rives blanches, appelant
par leur nom les gentianes
assoupies –
J'ai rêvé dans la neige d'une immense
ville de fleurs
ensevelie –
J'ai écumé les monts
hérissée comme une fleur –
regardant les rochers,
les hautes parois
dans les mers du vent –
et, chantant à mi-voix, je me souvenais
d'un ancien été
où les rhododendrons amers
prenaient feu dans mon sang.*

Antonia Pozzi, *Névés*¹

¹ Antonia Pozzi, *La Route du mourir*, éd. Librairie Élisabeth Brunet, Rouen, 2009, traduction de Patrick Reumaux, p. 46.

Hiver

Il y a quelques années, j'ai eu un hiver difficile. Il me semble inutile aujourd'hui de revenir sur la cause de mon malheur. J'avais trente ans et je me sentais à bout de forces, désespéré et abattu, comme quand une entreprise en laquelle tu as cru échoue misérablement. Un travail, une histoire d'amour, un projet à plusieurs, un livre qui a demandé des années d'efforts. À l'époque, imaginer l'avenir me semblait une idée aussi aberrante que de prendre la route un jour où tu as de la fièvre, qu'il pleut dehors et que ta jauge d'essence est dans le rouge. J'avais beaucoup donné, et où était ma récompense ? Je passais le temps entre les librairies, les magasins de bricolage, le bistrot d'en face et mon lit, d'où je contemplais le ciel laiteux de Milan à travers la lucarne. Et surtout, je n'écrivais pas, ce qui pour moi est comme ne pas dormir ou ne pas manger : c'était un vide que je n'avais jamais expérimenté.

Ces mois-là, les romans me tombaient des mains, mais je fus attiré par le destin de ceux qui, refusant